

Zeitschrift: Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande
Band: 66 (1927)
Heft: 40

Artikel: Faut savai se quaisi
Autor: Marc
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-221303>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. [Siehe Rechtliche Hinweise.](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. [Voir Informations légales.](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. [See Legal notice.](#)

Download PDF: 14.03.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

CONTEUR VAUDOIS

JOURNAL DE LA SUISSE ROMANDE

PARAISSANT LE SAMEDI

Rédaction et Administration :
 Imprimerie PACHE-VARIDEL & BRON, Lausanne
 PRÉ-DU-MARCHÉ, 9

Pour les annonces s'adresser exclusivement à

Agence de publicité Gust. AMACKER
 Palud, 3 — LAUSANNE

ABONNEMENT : Suisse, un an Fr. 6.—
 six mois, Fr. 3.50 — Etranger, port en sus.

ANNONCES

30 cent. la ligne ou son espace.

Réclames, 50 cent.

Les annonces sont reçues jusqu'au jeudi à midi.



DEVANT LES BARREAUX

GRANDS et petits sont dans la joie, à Lausanne. Nous avons un cirque et une ménagerie. Si certains spectacles ont vieilli et ne sont plus en faveur, ce ne sont certes pas les cirques et les ménageries. Grands et petits ne se lassent pas de la contemplation de ces animaux sauvages, dont on a lu, dans les livres, les terribles exploits. Entendre rugir lions et tigres, les voir vous regarder avec des yeux féroces, qui vous font frissonner et savoir qu'il y a là, entre nous et eux, d'épais et solides barreaux de fer, c'est une satisfaction de sécurité dont on comprend aisément tout l'attrait.

Et les éléphants, si bénins et, en apparence, si insouciant de leur grande force. Ils ne font pas peur, au contraire ; on peut les approcher, les caresser même, encore que ce ne soit pas très agréable. Mais il ne faut pas les chicaner ; ils ne pardonnent guère les mauvaises plaisanteries.

On n'éprouve, en revanche, aucun désir de caresser le rhinocéros et l'hippopotame. C'est, du reste, une prudente répugnance.

La belle fourrure des ours blancs tenterait déjà plus vite la main. Mais, là aussi, il est bon d'observer les distances.

Les singes ont toujours un très vif succès ; on fait cercle autour d'eux et les bons rires éclatent de toutes parts. Ces singes sont si amusants, avec leurs grimaces, leurs contorsions, leurs manières, parfois plus ou moins « convenantes ». Le succès particulier des singes serait-il peut-être un effet de la ressemblance qu'on prétend exister entre la race humaine et la race simiesque ? C'est bien possible.

Quant aux exercices de cirque, leur vogue ne tarit pas. On les voit avec un plaisir toujours nouveau. Les élégantes évolutions des chevaux, aux accords de la musique, la grâce légère des écuyères, les drôleries inimaginables des clowns, déclenchent invariablement de chaleureux et unanimes applaudissements. Et tout cela dans l'éblouissement d'innombrables lumières.

Une des plus jolies farces jouées par des clowns, qui prennent souvent d'innocents spectateurs pour victimes, est celle qu'on nous a contée.

Deux clowns arrivent, de directions différentes, dans la piste. Ils se saluent respectueusement, comme il convient entre clowns, et l'un propose à son compagnon de faire tous deux un tour de piste, mais chacun en sens inverse de l'autre. C'est convenu. Ils commencent. Soudain, l'un d'eux s'arrête. Il appelle un des servants du cirque et lui demande de lui apporter un verre de bière. On le satisfait. Alors, toujours cérémonieusement, il va déposer ce verre de bière sur le rebord de la piste, en face d'un spectateur, très solennel, qui ne paraît pas goûter beaucoup ce tour. Il flaire quelque désagréable plaisanterie.

Lorsque le clown a déposé son verre de bière sur le rebord de la piste, il regarde bien en face le spectateur en question et lui fait comprendre, par gestes, qu'il espère bien retrouver le bœck intact lorsqu'il reviendra. Tandis qu'il fait son tour, en se retournant de temps en temps, d'un air méfiant, son camarade boit prestement le verre de bière, au passage. Alors, le clown frustré se branque devant le spectateur dont nous avons

parlé et, par des gestes très expressifs, fait mine de le blâmer d'une si vilaine action.

Tête du spectateur, ahuri, tandis que l'assistance rit aux éclats. J. M.



FAUT SAVAI SE QUAISI

TSERGUEGNIET ètâi on rîdo pegnett on sacré rance. Sè cosâi pas la vya, pas mè à li qu'à sa fenna, âo à sè dzein. Quand l'atsetâve oquie, n'avâi jamé fini de marchandâ. Cein l'è onn' epidémi d'avâi dâi co dinse, câ trâo marchandâ l'è quasu robâ.

Quand bin l'ètâi crebllia-foumâre et serrâ po la mounâ, lâi avâi oquie que s'ètâi djurâ de fère on iâdzo dévânt de mourî : l'ètâi d'allâ su cliâio réoplane que vòlant dein lè z'air quemet dâi z'ozî. Lâi peinsâve dzor èt né et sa fenna, la Tserguegnietta assebin. Mâ l'arâi voliu vòlâ bon martsi.

On coup, ie sè desâi su lè papâi que ion de cliâio coo que l'ant dâi réoplane voliâve vòlâ su lo Lâo la demeindze d'aprî. Sè desâi assebin que cliâio que l'avant fam de vòlâ n'avant qu'à sè fère marquâ. Po veingt franc pouâvant fère âi z'ozî.

Noûtron Tserguegniet l'a ètâ to benaise. Tot cein que l'èimbêtâve l'ètâi lè veingt franc por lî... pu lè veingt franc po sa fenna. Eh va ! po sa fenna ! Po cein que l'avâi décidé de preindre la Tserguegnietta avoué lî po vòlâ. Voliâve lâi fère on dzoûio du que l'ètâi l'anniversero de lâo mariâdzo.

Vint dan vè l'homme que l'avâi lo réoplane et lâi dit que voliâve vòlâ avoué sa fenna, ma po dhî franc lè doû, qu'on pouâve bin lâi baissî oquie du que l'ètânt doû et que l'ètâi onna demeindze. Et pu que n'ètâi pas annâde de truffie, et pu çosse et pu cein. Tant qu'à la fin finâle, à foocè réssi l'aéroplaneu lâi fâ dinse :

— Ah ! vo m'èimbêtâde, ein fin de compte. Eh bin ! po pas avâi mè la tîta cassâie, vo fè vòlâ po dhî franc, mâ à condechon que vo ne pipâ pas lo mot, ne l'on, ne l'auto on iâdzo dein lè z'air. Sein cein l'è quaranta franc, pas on centimo dè moïn.

Vaitcé mon Tserguegniet conteint. Sè quaiâ n'ètâi pas trâo pénâbllio por lî, que l'ètâi asse avâro de sa leinga que de sè batse. Por quant à la Tserguegnietta voliâve prâo lâi réssi lè coûte po la fère à cliôûre lo mor. S'agessâi de gagnî treinta franc, vo compreinde !

La demeindze d'aprî, lè doû z'èpâo l'ètânt su lo Lâo, s'aguelhiant su la grôcha ratta-volâre sein dere on mot. L'aéroplaneu sè bete dévânt, fâ verî lo mangelion, et pu... via ein amon.

L'ètâi biau, bon Dieu dâo ciè, que n'ètâi pas de dere ! Onna yuva, mè z'amî, que, ma fâi, Tserguegniet et sa fenna l'avant prâo à fère à se reteni de dèvesâ tant l'ètâi biau !... Mâ po gagnî treinta franc.

Et pu clli réoplane l'ètâi on veretâbllio ozî. Dâi coup que lâi avâi, vòlâve à onn'hâora ein amon, et pu dècheindâi... rrau... quemet on corbé que fuse su on còtèri, et pu rein amon ein faseint la betetiula dâo trâi coup, la tîta ein avau, et, pu oncora la betetiula. L'appellant cein lo loupingue !

Tot cein fasâi pas berbottâ lè Tserguegniet que fâsant adî lè mouet.

Quand l'aéroplaneu l'a zu botsi, que l'ozî s'è posâ, ie fâ dinse à Tserguegniet sein sè reverî :

— Eh bin ! sti coup, vo zâi gagnî voutrè treinta franc, du que vo n'âi rein de !

— Oï, mâ i'è manquâ de lè pèdre et m'a falu mè rateni po pas bramâ !

— Quand ?

— Lo premi iadzo que vo z'âi fè la rebedoûla, que ma fenna l'è tsesâite avau !

Marc à Louis.

A MALIN MALIN ET DEMI

DANS tout le haut pays, Jean-Pierre Ramel passait à juste titre pour avoir « la langue bien pendue », autrement dit, la riposte toujours prompte et souvent spirituelle. Le plus grand plaisir consistait pour lui à engager une passe d'armes avec l'un ou l'autre de ses rivaux en réparties ; ceux-ci ne manquaient pas, tant il est vrai que l'esprit montagnard se complait à cet exercice intellectuel ou la verve se donne libre cours pour l'amusement des auditeurs.

Dans ce domaine, Jean-Pierre avait rarement rencontré homme à sa taille ; cependant, chaque fois qu'il avait provoqué Josué Morier, le bossu des Granges-Neuves, il avait dû capituler, ce qu'il faisait de bon gré, du reste, riant lui-même de sa défaite, en partenaire intelligent et chevaleresque.

Un jour d'abbaye au chef-lieu, la colonne des tireurs se formait sur la grand-place, au milieu de la foule en liesse.

La fanfare avait déjà sonné le rassemblement et sous les yeux entendus du capitaine Coune, les files « couvraient » militairement. Le porte-étendard, entouré des vétérans-carabiniers, redressait avec fierté sa taille imposante et l'abbé-président, ceint de l'écharpe, piétinait fiévreusement le sol au milieu de l'essaim gracieux des demoiselles d'honneur.

Tout à coup, la venue du bossu des Granges-Neuves, qui tenait en laisse un petit chien de chasse, suscita des sourires dans l'attroupement. Il était si drôle, ce bonhomme contrefait, au visage malicieux, que suivait en trotinant le basset aux oreilles trop longues !

— Nous allons rire ! fit Jean-Pierre Ramel qui se détacha de la colonne et s'approcha du couple singulier.

Pressentant une aubaine inespérée, les spectateurs restèrent figés dans l'expectative ; le banneret se cramponna à la hampe du drapeau ; les tireurs appuyés sur leurs fusils tendirent l'oreille et monsieur l'abbé regarda curieusement de ce côté-là, en dépit de la solennité.

Le bossu, voyant arriver à sa rencontre son redoutable antagoniste, s'arrêta net et ses yeux brillèrent d'un vif éclat ; il attendait crânement l'offensive. Jean-Pierre l'interpella :